

Revue de presse

**MADANI** COMPAGNIE

# INCANDESCENCES



**Communication** Isabelle Boiro-Gruet  
06 75 06 88 04 - [isabelle.boiro-gruet@madanicompagnie.fr](mailto:isabelle.boiro-gruet@madanicompagnie.fr)  
**Presse** Catherine Guizard / La Strada et Cies  
06 60 43 21 13 - [lastrada.cguizard@gmail.com](mailto:lastrada.cguizard@gmail.com)

**REVUE DE PRESSE**  
à usage interne – ne pas diffuser

27.02.20 – En voix – <i>Episode 10 : Incandescences</i> – par le Théâtre de Chelles – Podcast.....	3
04.20 – MC93 – <i>Entretien avec Ahmed Madani</i> – par Olivia Burton – Communication théâtre ....	4
05.05.20 – Théâtre Firmin Gémier / La Piscine – <i>Réponses d’Ahmed Madani au questionnaire</i> – par Marc Jeancourt – Communication théâtre.....	6
24.09.20 – Théâtre(s) Magazine n°23 – <i>Le grand entretien d’Arnaud Laporte</i> – par Arnaud Laporte – Presse écrite .....	8
27.10.20 – Lien Social – <i>Face à leur destin #3</i> – par Frédérique Arbouet – Presse écrite.....	15
19.11.20 – Sceneweb – <i>Interview Ahmed Madani : « À l’heure où le théâtre est passé sous silence [...] »</i> – par Anaïs Heluin – Web .....	16
30.11.2020 – L’Humanité - <i>Théâtre. « Pour le spectacle vivant, ce trou noir est une violence infinie »</i> - par Gérald Rossi – Presse écrite .....	19
06.12.20 – Théâtres.com – <i>Théâtre : « Incandescences » d’Ahmed Madani</i> – par Laurent Schteiner – Web .....	22
09.12.20 – Le canard enchaîné – <i>Incandescences (Carte d’identités)</i> – par Mathieu Perez – Presse écrite .....	24
14.12.20 – Blog culture du SNES-FSE – <i>Incandescences</i> – par Micheline Rousselet – Web.....	25
16.12.20 – La Terrasse – <i>Incandescences d’Ahmed Madani</i> – par Agnès Santi – Presse écrite ....	27



## EN VOIX | Ep. 10 : Incandescence(s)

Avoir entre 18 et 30 ans, des parents ou grands-parents ayant vécu l'exil, grandi dans un quartier populaire et être prêt à se livrer : telles étaient les conditions pour participer aux stages-auditions organisés par Ahmed Madani afin de recruter les futurs comédiens de son prochain spectacle, *Incandescence(s)*.

EN VOIX vous emmène dans les coulisses de cette audition un peu particulière.

En avril dernier, vous découvriez F(l)ammes, deuxième volet de la trilogie Face à leur destin consacrée à la jeunesse des quartiers populaires, et en novembre J'ai rencontré Dieu sur Facebook, son pendant fictionnel. Ahmed Madani est revenu au Théâtre de Chelles, dans le cadre du dispositif Voisins de Scène avec les Passerelles, scène de Paris- Vallée de la Marne, non pas pour y présenter un spectacle, mais pour y réaliser le premier des stages-audition qui se déroulent actuellement dans plusieurs lieux d'Île-de-France.

De janvier à février 2020, les stages-audition ont eu lieu au Théâtre de Chelles, aux Passerelles, au Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines, Scène Nationale, à la Maison des Pratiques Amateurs de Paris et au Théâtre 71 à Malakoff.

De mars à mai 2020, les prochains stages-auditions vont se dérouler à la MC93 de Bobigny, à Fontenay-en-Scènes, à la scène conventionnée d'Amiens, Le Safran et à l'Agora-Desnos, Scène Nationale d'Evry.

Le stage qui déterminera la sélection finale aura lieu en juin à la MC93 de Bobigny. Il sera suivi d'une résidence de création de juillet à octobre, d'une création en novembre 2020 et d'une tournée jusqu'en juin 2023. *Incandescence(s)* sera accueilli au Théâtre de Chelles en 2021.

Les extraits sonores sont issus d'interviews d'Ahmed Madani, et des participants Marie Louesdon, Jason Mekadji, Natasja Gregoire et Asmaa Samlali réalisées le 29 janvier 2020 au Théâtre de Chelles.

« En Voix » est un podcast du Théâtre de Chelles qui donne la parole à ceux qui en font le quotidien, en in et en off, mais toujours en voix !

## **Entretien avec Ahmed Madani**

### **Quelle est la place de ce spectacle dans votre parcours ?**

C'est le troisième volet d'une trilogie dont l'idée est née il y a dix ans, à un moment où je cherchais du sens à mon travail. Je n'avais jamais abordé frontalement mon histoire familiale, liée à la guerre d'Algérie et à la migration. En 2011, un an avant la célébration du cinquantenaire de la fin de la guerre d'Algérie, il m'a semblé que c'était le moment pour moi de le faire. De cette réflexion est né le projet global de *Face à leur destin*, qui consistait à partager mon histoire avec les récits de la jeunesse des quartiers populaires, dont les parents ou les grands-parents avaient connu l'immigration.

*Illumination(s)* mettait en scène des garçons qui vivent dans le quartier du Val Fourré à Mantes-la-Jolie. Je les ai amenés à interroger leurs parents sur leur exil, la colonisation et la décolonisation et à réfléchir à leur avenir de jeunes hommes dans les quartiers populaires. Dans *F(l)ammes*, j'ai interrogé des jeunes femmes sur la domination masculine, leur bataille pour s'en libérer, les contradictions dans lesquelles elles sont prises, les injonctions parfois difficiles à assumer. Pour ce troisième volet, je suis plus que jamais convaincu de l'intérêt de travailler avec des jeunes qu'on n'écoute jamais et dont on a peur. J'ai trouvé le sens de mon travail dans la transmission, le partage et la reconnaissance de la valeur de l'autre.

### **Quel est le sujet d'*Incandescences* ?**

L'amour ! Dans le grand récit national sur les immigrés, on ne parle jamais d'amour, comme s'ils n'avaient ni cœur ni sentiments. Réduits à une simple force de travail, ils sont ainsi déshumanisés. Déjà au sein des familles, par tradition et par pudeur, ce sujet n'est pas abordé. Alors comment pourrait-il être exposé publiquement ? Plus largement la question de l'amour dans ces populations n'est traitée que dans ses dimensions sociales, souvent négatives : l'oppression des femmes, les mariages forcés, le patriarcat, etc. Or ces jeunes sur scène sont les enfants d'hommes et de femmes qui non seulement ont fait l'amour, mais souvent ont construit un amour, parfois même à partir d'un mariage qu'ils n'avaient pas choisi.

Par ailleurs dans les médias, ces territoires périphériques sont toujours montrés comme des lieux de colère, de haine ou d'un amour très sexualisé, très violent. Tout cela existe bien sûr mais la tendresse et les sentiments aussi. J'entends beaucoup de récits d'une grande force et qui ne sont pas liés à des catégorisations sociales. Ces jeunes adultes vont faire des enfants. Comment se projettent-ils dans la parentalité ?

### **Pourquoi et comment travaillez-vous avec des non professionnels ?**

Je vais chercher des personnes qui ont des choses à raconter, qui n'ont pas honte de les raconter, qui ont aussi une forme de culot pour oser s'adresser à 400 spectateurs. Si je prenais des acteurs professionnels pour incarner des personnages, on serait dans le mécanisme de la représentation théâtrale pure. Je connais les ficelles du métier mais ce qui me plaît beaucoup ici, c'est d'avoir face à moi des personnes qui, lorsqu'elles sortent de scène, ne sont pas si différentes des figures qu'elles ont incarnées sur scène. Ce sont des experts de leur vie. Il y a là une immense force d'authenticité.

Je leur apprend juste à se tenir vertical sur un plateau : regarder les spectateurs dans les yeux, ne pas avoir honte de leur nom, ne pas vociférer, ne pas faire de grands gestes inutiles, bref être là dans une grande simplicité. Je les guide pour qu'ils s'adressent directement au public, sans réciter. Ils ont une facilité pour dire le texte sans jouer du tout car ils n'ont aucun tic de

comédien. Cette façon de faire du théâtre sans en faire me séduit beaucoup. Bien sûr on travaille l'articulation pour qu'au final, on les comprenne parfaitement.

### **Quelle est la dynamique entre les témoignages et votre travail d'écriture ?**

Les répétitions commencent par de longues séances de discussions communes autour de questions que je lance. À partir de ces récits, je passe à l'écriture. Il faut que cela fonctionne pour chaque interprète et sur la dramaturgie d'ensemble. Alors, je brouille les pistes. Pour chacun, je garde suffisamment de matériaux pour qu'il ou elle puisse se raccrocher à ce qu'il ou elle dit. Mais j'y mêle mon histoire et des récits entendus au cours du travail préparatoire. C'est là que j'interviens comme écrivain. Je fais très attention à la manière de parler de chacun, à sa scansion mais je décale légèrement en prenant du vocabulaire qu'ils n'utilisent pas. De toute manière, à partir du moment où il y a un texte, c'est déjà de la fiction. L'écriture permet la distance. C'est par elle finalement que je les protège de la simple exhibition. On ne fait pas une psychothérapie collective. Mon travail de dramaturge doit permettre aussi au spectateur de se reconnaître dans ce qu'il croyait ne pas connaître et d'éprouver de l'empathie. Dans le moment où nous sommes, ces êtres qui sont sur scène m'apparaissent comme des témoins de notre époque. Souvent marginalisés et minorés dans l'espace public, ils font là un acte d'affirmation de leur liberté, au-delà de tout déterminisme social. Bien sûr on est différent les uns des autres mais nous avons des ressemblances et puisque qu'on se ressemble, on peut s'assembler. C'est un vrai enjeu d'aujourd'hui.

### **Quelles sont les difficultés spécifiques à ce type de travail ?**

Il y a d'abord la constitution d'un groupe, qui ait une bonne dynamique, avec des apprentissages à faire, de vie sociale, de respect mutuel. Mais le plus délicat, c'est le contrat de confiance que nous devons établir ensemble. Jusqu'où puis-je aller dans l'implication d'une personne dans son récit, sans la mettre en danger ? Jusqu'où vais-je lui faire assumer des paroles qui ne seraient pas évidentes à dire, sans la mettre mal à l'aise, la brusquer, sans l'utiliser ? Le principe est que personne ne doit prononcer un mot qu'il n'assumerait pas. À certains moments je dois insister, pour l'intérêt général du propos. À moi ensuite de trouver les mots qui ont du sens pour eux et pour moi et qu'ils soient heureux de prononcer, sans se sentir déshonorés. C'est une gymnastique qui demande beaucoup d'humilité.

### **Un mot sur le titre ?**

Le mot évoque le feu de l'amour mais au sens propre, l'incandescence désigne le passage à la couleur blanche d'un métal qu'on chauffe. *Devenir blanc*, pour ceux qui vivent dans ces périphéries urbaines et qui n'ont pas le sentiment d'être des Blancs, c'est se sentir intégrés à la nation. Et l'intégration passe par l'amour. Sur scène, ils découvrent la fierté de représenter tous ceux qu'on ne voit pas mais aussi de toucher ceux dont ils se sentent loin a priori. Ce qui est important c'est qu'on change le regard porté sur eux.

Propos recueillis par Olivia Burton (responsable de la communication – MC93)

En avril 2020



**Réponses d’Ahmed Madani au questionnaire  
du Théâtre La Piscine à Chatenay Malabry**

**1-Qu’est-ce que ce moment de « privation de liberté de mouvement » a engendré comme autres mouvements à l’intérieur de vous ? Quel est votre meilleur souvenir de confinement ? Le pire ?**

*Depuis toujours, je suis confiné avec moi-même où que je sois. Pourtant, cette « privation de liberté de mouvement » passagère n’a pas cessé d’engendrer en moi des mouvements intérieurs contradictoires. Au début, j’ai trouvé ce confinement formidable car il me permettait d’être face à moi-même, puis je l’ai trouvé éprouvant puisqu’il me privait de vivre avec mon vrai moi, mon moi social, après je n’ai plus supporté d’être ce moi confiné qui tournait en rond en se regardant le nombril. Au plus bas, mon désir de création n’a pas trouvé comment s’exprimer, car il a besoin des autres pour se concrétiser. Mon meilleur souvenir du confinement sera d’avoir eu quelques belles conversations avec des camarades du métier, quelques amis, la famille. Mon pire souvenir est que mon oncle, un puits de la mémoire familiale, n’y ait pas survécu.*

**2-Quelles réalités sociales, économiques, environnementales, politiques...ce confinement a révélées à vos yeux ? Qu’est-ce qui vous a choqué ? Émerveillé ?**

*Ce confinement met en évidence des disparités et inégalités sociales et économiques qui existent depuis toujours en France, mais qui dans ce contexte explosent totalement. Etudiants, personnes âgées, travailleurs en précarité, sdf, sans-papiers, familles pauvres des quartiers populaires et d’ailleurs, intermittents du spectacle sont dans des situations catastrophiques. Je ne suis pas le seul à faire le constat que nos gouvernants actuels légifèrent de manière policière, nous mettant dans une posture infantilisante et anéantissant toute possibilité de montrer notre désaccord. Et dans ce marasme gouvernemental personne ne se demande pourquoi les victimes sont si nombreuses chez nous alors que chez nos voisins Allemands le nombre de morts est à 25% du nôtre.*

*Ce qui m’a choqué c’est qu’on découvre seulement aujourd’hui que l’hôpital public tient debout grâce aux équipes d’infirmières, d’aides-soignantes et de médecins qui ces dernières années sont descendus régulièrement dans la rue pour défendre un système de soin que les gouvernements successifs n’ont cessé de vouloir anéantir.*

*Ce qui m’a le plus émerveillé c’est le redoublement de l’engagement humain de ces mêmes soignants alors que les moyens dont ils disposent sont sans commune mesure face à la gravité de cette crise sanitaire.*

**3-Les théâtres ont été les premiers lieux à fermer et seront les derniers à rouvrir. Qu’est-ce que ça vous fait de travailler dans un secteur aussi "futile" ? Qu’est-ce que cela vous inspire ?**

*Ce « futile » est humain, alors je suis fier de travailler dans un secteur aussi « futile » que le théâtre. Aucune réglementation n’a jamais pu faire taire les poètes. Au contraire, plus ils sont empêchés et plus ils sont inspirés. Les théâtres fermés, c’est l’hallali pour certains élus locaux qui trouvent là une bonne justification à faire des économies et à repousser au plus*

loin la réouverture de ces lieux toujours sur la sellette et qui rapportent bien moins de bulletins de vote qu'un beau stade. Sans doute la fermeture des théâtres ne gêne-t-elle que les artistes et l'infime partie de la population qui connaît les chemins pour s'y rendre. La vraie question est alors : Mais qui donc dans ce pays a vraiment accès à l'art et à la culture ? N'est ce pas plutôt cette question qui est « futile » pour ceux qui veulent fermer les théâtres ? Et dans le fond, l'art ne serait-il pas le plus souvent considéré que comme un simple divertissement un peu luxueux dont le peuple n'aurait pas vraiment besoin ?

#### **4-Que doit-on changer, que faut-il changer, que doit-on préserver à tout prix ? Aller au théâtre, faire du théâtre sera-t-il une priorité ?**

*Le confinement n'aura pas raison de ma détermination à poursuivre mon chemin. Je prépare Incandescence(s) dernier volet de ma trilogie pour le mois de novembre. D'ici là, s'il y a des reports, des décalages de calendrier, je trouverai le moyen de me confiner avec mon groupe d'interprètes dans un trou perdu en Corrèze! Je n'ai pas peur de l'avenir, je dirai même que cette situation est pour moi exaltante. Ma passion est intacte, bien sûr la situation économique du secteur est très préoccupante, il y aura des compagnies qui vont souffrir, certaines vont mourir. Il est nécessaire de repenser le rapport à l'art, au théâtre dans une vision plus globale. En vérité qui prend part à ces célébrations? Comment partageons nous nos œuvres ? Qui a besoin de les fréquenter? Pourquoi doit on les fréquenter? Mon père m'a dit un jour ces mots dans un français étincelant alors qu'il le parlait si mal: « Mon fils il faut fréquenter la terre. » J'ai mis du temps à saisir le sens profond de ces paroles. Je fréquente les humains, comme lui fréquentais la terre, je suis là pour les cultiver, non pas pour leur donner de la culture, mais pour planter des graines en eux et les voir pousser une fois que je les ai quittés. Je ne suis dans le fond qu'un cultivateur de poèmes qui saison après saison, et oui nous avons la même mesure du temps que ceux qui fréquentent la terre, voit si ses semences ont portés leur fruits. Il y a quelques jours, j'ai reçu ce mail d'une jeune collégienne rencontrée il y deux ans dans un collège pour une aventure artistique de quelques jours: "Ça fait deux ans maintenant que j'ai arrêté d'écrire mais tu es gravé dans nos coeurs à tous, j'espère que tu te souviens de moi, Océane 3ème3 classe de madame Gay-Blondelet, j'espère que tu te portes merveilleusement bien Ahmed. Gros bisou." Il ne faut pas donner du poisson aux gens, il faut leur apprendre à le pêcher. Ma vision de l'art est simple: donner aux autres le goût d'être poète et les pousser à oser découvrir la grandeur qu'ils ignorent en eux. Il me semble que la question des droits culturels reste un enjeu majeur qu'il est urgent de mettre au premier plan. Comment prendre part à la chose artistique sans y être convié? Bien sûr les théâtres, les centres d'art, les salles de musiques sont ouverts à qui veut y entrer, mais ce vouloir, s'il n'est pas provoqué, guidé, rendu intelligible, ne pourra jamais s'exprimer et ces lieux resteront confinés a une part insignifiante de la population.*

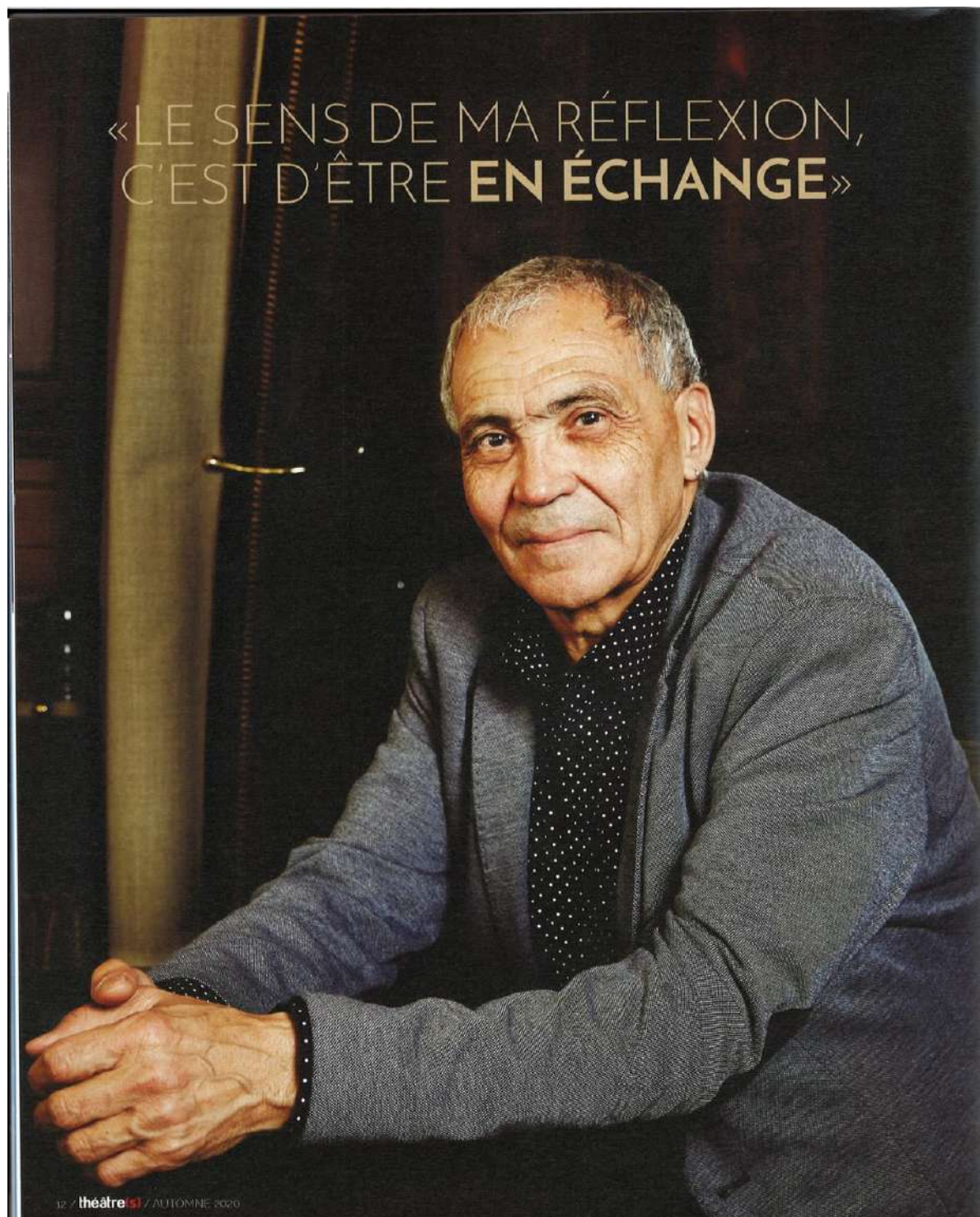
#### **5- Quelles œuvres d'art peuvent-elles se faire l'écho d'une telle catastrophe ? Quel spectacle avez-vous envie de monter ou de voir après le confinement ?**

*Faudrait-il re-écrire « La Peste » de Camus ? « La quarantaine » de Le Clezio ? Je ne sais pas. Le spectacle que j'ai le plus envie de monter et de voir après ce confinement c'est Incandescences.*

#### **6- Qu'est-ce que vous voudriez garder de votre expérience du confinement quand nous pourrions vivre sans ces contraintes ?**

*Eprouver chaque jour la joie simple et magnifique de me déplacer, de penser, et de créer dans le bonheur du partage avec les autres.*









# Ahmed Madani

**Théâtre(s): Comment le théâtre est-il entré dans votre vie?**

**Ahmed Madani:** Par le plus grand des hasards, par une prof de français très belle, au lycée. Elle a ouvert un atelier théâtre, mais je me fichais du théâtre. Je voulais voir la prof. Et en fait, le théâtre a commencé à prendre plus de place que la prof. Je fais ensuite, grâce à elle, des stages, j'entre dans une troupe amateur. Mais elle est toujours présente. On est encore en contact. Un jour, je l'ai vue arriver, elle me dit: « Ahmed, c'est merveilleux, je suis tellement fière de toi. » Elle m'a invité à l'écriture. Je lui écrivais des lettres d'amour sous forme de rédaction. Je voulais qu'elle garde une trace de moi. J'écrivais 20 pages. Je lui donnais du boulot! Elle m'a donné le goût de la lecture et de l'écriture.

**Théâtre(s): Le théâtre a pris plus de place par le fait d'écrire, de lire, d'être sur scène?**

**Ahmed Madani:** Dans la troupe amateur, il y a eu une opportunité de faire une expérience professionnelle. C'était en 1977. J'avais fait une formation de psychothérapeute. Je ne savais même pas que le Conservatoire existait. C'était pas mon créneau. Et puis j'ai quand même été acteur pendant une dizaine d'années. Puis on m'a dit: « Écris-nous une pièce. » Et, de fil en aiguille, j'ai senti qu'il fallait que je raconte les histoires qui me tenaient à cœur. J'ai fondé ma compagnie, et j'ai arrêté de jouer, pour devenir pleinement metteur en scène.

Ahmed Madani est un artiste précieux.

Suivant depuis 35 ans une voie singulière, son théâtre questionne notre histoire contemporaine de multiples façons. Auteur et metteur en scène, il est, depuis une décennie, l'artisan patient de la trilogie : *Face à leur destin*. Après un premier spectacle consacré à la parole des hommes, un deuxième à celles des femmes, il réunit filles et garçons pour l'ultime volet attendu en novembre, dont il partage avec nous la philosophie magnifiquement humaniste.

PROPOS RECUEILLIS PAR ARNAUD LAPORTE  
PHOTOGRAPHIES LUCIEN LUNG

**Théâtre(s): À quel moment vous êtes-vous dit que ça pouvait être votre métier?**

**Ahmed Madani:** La première année, c'était une expérience. La première pièce a bien marché, la deuxième aussi. Il fallait franchir le pas pour construire ma propre compagnie. À partir de là, j'assume d'en faire mon métier et de ne pas revenir en arrière.



### PSYCHOTHERAPEUTE

Né en 1952, et psychologue de formation, il fonde en 1985 la Madani Compagnie pour produire un théâtre d'art poétique et populaire où il signe chaque fois texte et mise en scène.



### EN BANLIEUE

En 1987, la compagnie initie Big bang Banlieue. Création, à Mantes-la-Jolie, de *Rixe* et *les Rouquins*, de Jean-Claude Grumberg



### A LA RÉUNION

En 2003, Ahmed Madani est nommé à la tête du Centre dramatique de l'océan Indien, Théâtre du Grand Marché, qu'il dirigera 4 ans, avant de reprendre ses activités artistiques au sein de sa compagnie.

**Théâtre(s) :** Cela change le rapport à l'écriture à ce moment-là ?

Ahmed Madani : Ça le change parce que je suis au four et au moulin : j'ai toujours cherché les moyens, les collaborations, les lieux, la dynamique, pour que l'œuvre puisse exister. J'ai toujours gardé cet esprit. Les théâtres qui m'accompagnent sont intéressés par la collaboration artistique, mais aussi par la démarche, par ce que cela implique. Je n'ai jamais distingué le fond, la pensée – le sens d'un travail – des partenaires et des moyens avec lesquels on peut le faire. C'est une partition dans laquelle l'art est inscrit dans la vie, pas simplement de la ville ou du public, mais aussi la vie de l'institution, des moyens qu'on peut récolter, la cohérence dans le temps où nous vivons. D'être en échange, c'est le sens de ma réflexion.

Faire un théâtre qui colle avec l'histoire contemporaine et qui va, dans 20, 30 ou 40 ans, proposer une photo d'un temps.

Si on veut savoir comment les jeunes se comportaient dans les années 2020, on pourra lire mes pièces. On peut aussi les lire à l'autre bout du monde et savoir comment cela se passe pour les jeunes qui sont à cet endroit-là. Il y a des chercheurs aux États-Unis qui s'intéressent à mes pièces parce que cela pose un regard sur la société d'aujourd'hui. Bien sûr, il y a une dimension artistique qui me tient à cœur, mais il y a un volet sociétal, qui est de faire le récit de notre histoire contemporaine. Ce n'est pas simplement un récit qui est écrit ou mis en scène, c'est aussi un récit accompagné par le fait de savoir comment il est financé, et qui s'y intéresse dans le paysage théâtral.

**Théâtre(s) :** Est-ce que les années où vous étiez directeur du Centre Dramatique de l'océan Indien ont été les années durant lesquelles une "méthode Madani" s'est inventée ?

Ahmed Madani : Elle s'est en tous cas épanouie. Quand j'étais au Centre Dramatique, il y avait autour de La Réunion de nombreux pays, mais pas beaucoup de moyens. J'ai provoqué des rencontres entre Nord et Sud. Il y avait des artistes du Sud qui n'étaient pas vraiment formés, mais qui avaient des sensibilités très

## « FAIRE LE RÉCIT DE NOTRE HISTOIRE CONTEMPORAINE »

fortes, qui étaient très engagés, alors que les artistes du Nord venaient, ils sortaient d'école, ils avaient des cursus, ils avaient appris l'art du théâtre. Les autres n'avaient pas l'art du théâtre, ils avaient l'art de la vie. Et c'était direct. On fait une impro sur « Faites des animaux », et bien, ceux qui sortent des écoles d'Europe disent « bon, on va faire le singe comme ça... » Mais, le gars qui fait le crocodile, lui, il vient de Madagascar. Quand il commence à faire le crocodile, tout le monde s'arrête, c'est surprenant. On voit qu'il est parti quelque part et, à un moment donné, il s'arrête et dit : « Là je crois que j'allais trop loin, j'allais manger quelqu'un. Le crocodile, c'est l'animal de mon village et il mange. » A-t-on vraiment besoin de faire les grandes écoles de théâtre pour exprimer sa sensibilité ? Pas forcément. Il faut juste le désir.





FRANÇOIS-LOUIS-ATHÉNAS

### ILLUMINATION(S)

Auteur d'une quarantaine de pièces, il développe depuis 2011 le projet *Face à leur Destin*. En 2012 apparaît le premier volet *Illumination(s)*, suivi de *F(l)ammes* en 2016. Ces deux créations totalisent plus de 350 représentations. *Incandescences*, le troisième volet, sera créé cet automne.



D. R.

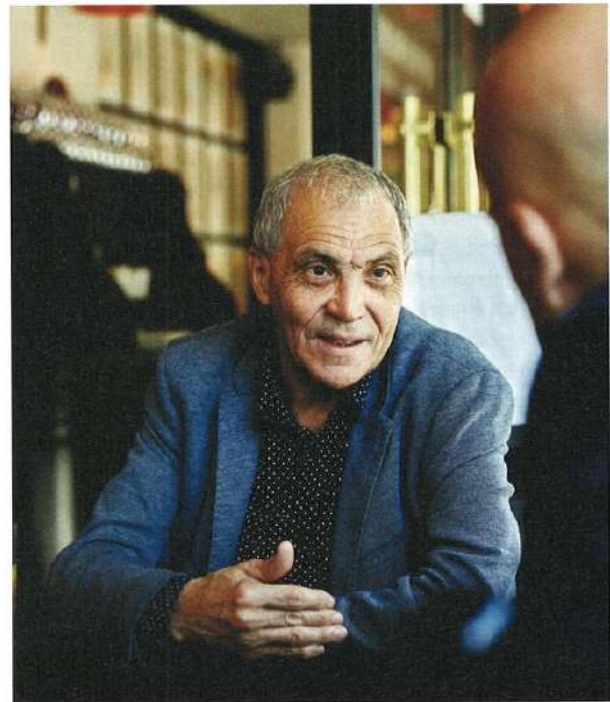
### AUTEUR PROLIFIQUE

Édité chez Actes Sud-Papiers et l'École des Loisirs. Ahmed Madani a reçu le prix ado du théâtre contemporain 2015 et le Prix Villers-Cotterêts de la Francophonie en 2019 pour *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais*.

**Théâtre(s):** La friction entre les deux, c'est bien aussi.

Ahmed Madani: C'est génial! C'est ce qu'il se passe dans *Incandescences*. Il y a deux interprètes qui viennent de sortir du Conservatoire de Paris et ils ont accepté ma façon de travailler. Ce n'est pas scolaire.

On travaille sur ta sensibilité, l'être humain que tu es, les récits que tu portes en toi, la volonté ne pas être perclus de savoir. Le savoir qui m'intéresse, c'est le savoir de ta jeunesse, de ton histoire familiale. Et cela, il n'y a que toi qui le sais. C'est vrai qu'à La Réunion, il y avait des moyens pour que je me consacre à ça, et puis un territoire qui s'y prête. Il y a un mélange de gens. Des gens qui n'ont pas de formation et d'autres qui ont le background de la formation, de l'expérience, des codes, des esthétiques. On les met ensemble. Oui, il y a quelque chose, je l'ai posé à cet endroit-là et quand j'en suis revenu, je me suis dit que probablement cette singularité devait se déployer dans les quartiers populaires et que, d'une certaine manière, il fallait que je sorte un peu de l'ordre établi du théâtre institutionnel qui est « on fait une programmation deux ans à l'avance, on a une coproduction, on est dans l'excellence, il faut avoir des compagnons de route qui sont des grands théâtres et on est dans une diffusion. Tout est policé, organisé, on travaille avec des acteurs référencés. » Je me suis donc autorisé à travailler dans cette voie-là, à l'assumer complètement, et dire: « C'est comme cela que je le fais. Vous pouvez m'accompagner, mais sinon c'est pas grave. » Je suis capable de travailler dans des théâtres, dans des CDN, des scènes nationales, une maison de quartier, cela ne me dérange absolument pas du moment que l'objet fait une rencontre avec les spectateurs. Dans l'océan Indien, l'histoire avec le théâtre était quasiment nulle, et il y avait quand même des gens qui venaient.



**Théâtre(s):** Parlons de ce triptyque qui vous occupe depuis dix ans. Quelle est l'idée de départ?

Ahmed Madani: L'idée était de partager avec des jeunes un récit qui mette en perspective la grande histoire et la petite histoire, et que ce récit participe au roman national. Et ce récit n'est pas un récit qu'on entend, surtout pas énoncé par ses propres protagonistes et ceux qui sont héritiers de cette histoire. Voilà, l'idée était assez simple, de dire qu'il y a des gens qui ont une expertise de leur vie, de leur histoire, qui sont marqués. Savoir comment ils le vivent à l'intérieur d'eux, ce qu'ils portent de la tradition familiale, de l'histoire familiale, de l'histoire nationale, comment cela marque



## LEVER DE RIDEAU / LE GRAND ENTRETIEN D'ARNAUD LAPORTE

leur corps, leur langue, leur posture, leur attitude de la vie de tous les jours, et quel rapport ils ont avec ce pays qui est leur pays, mais qui n'est pas le pays de leur parents. J'avais envie de parler de ma propre histoire, et je me suis aperçu que c'était mille fois plus intéressant d'être dans un rapport de miroir générationnel, de raconter mon histoire avec leurs voix, et que nos récits se mélangent.

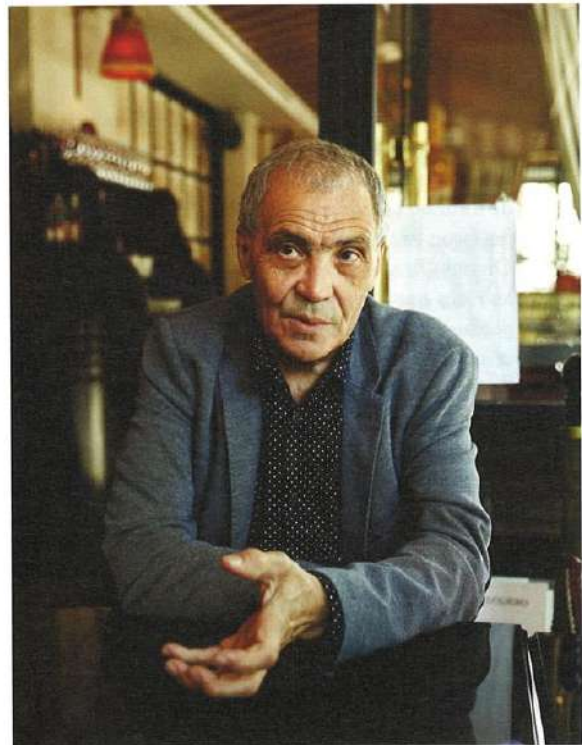
**Théâtre(s): C'est pour cela que ça a commencé par des hommes? C'était plus proche de vous?**

**Ahmed Madani:** Bien sûr! Parce que je suis un homme, c'était assez direct et, dans l'histoire de l'immigration en général, ce sont les hommes qui sont arrivés les premiers. En tout cas, dans celle des travailleurs. Il fallait que la France se reconstruise. Ils étaient seuls, ces hommes, pas de femmes, pas d'enfants, rien. Et quand ils arrivent, à un moment donné, fatalement, ils ont besoin de la compagnie des femmes. Ils commencent à faire venir leur femme. Une loi est promulguée sur le regroupement familial en 1974 qui permet à ces hommes de faire venir leurs familles. C'est à partir de ce moment-là que commence à naître cette dynamique urbaine où il y a des populations qui viennent d'autres endroits, des enfants qui naissent ici, qui ne savent pas trop bien l'histoire de leurs parents. Les pères sont muets, les pères ne parlent pas, les pères travaillent, et ils sont tellement fatigués quand ils rentrent du travail. C'était le cas de mon père. On ne pouvait pas discuter, et je ne savais pas ce que faisait mon père. On regarde leurs mains, elles sont calleuses, elles sont abîmées, ils ont le dos voûté. Puis ils vieillissent. Le récit des hommes me semblait intéressant. Les pères de ces hommes avaient à voir avec la décolonisation, avec la colonisation. Il y a un récit qui est tu de ces hommes. Je vais chercher dans les livres, la littérature et je partage ce récit «savant» avec un récit plus immédiat, direct, de ces jeunes hommes qui voient leur père et qui commencent à leur poser des questions. Le dialogue s'engage entre nous. Dans le même temps que je travaille avec ces hommes, je me dis que c'est impossible qu'il n'y ait pas la parole des femmes. Là, je dis: «Bon, franchement, faire parler les femmes, ça va venir après, c'est indispensable.»

**Théâtre(s): Il y a eu plus de 150 de représentations d'Illuminations. Qu'est-ce qui vous a surpris - en bien ou en mal - dans l'accueil de ce spectacle?**

**Ahmed Madani:** Il y a eu une démarcation assez claire des directrices et directeurs de lieux, un clivage

politique. Certains disaient: «Ça fait partie de nos missions et on veut porter cette parole.» D'autres disaient: «C'est pas assez artistique, c'est une bande d'amateurs.» Même le ministère n'était pas chaud. Il disait que c'était de la pratique amateur. Je disais: «Non, c'est une pratique professionnelle. Les amateurs sont des gens qui font du théâtre par plaisir.



Eux, ils ont fait l'aventure parce qu'ils sentaient qu'ils avaient une responsabilité de parler au nom des autres.» Très vite, quand les représentations ont lieu, le dialogue s'ouvre avec le public et les jeunes interprètes prennent conscience de l'importance réelle de ce qu'ils font sur cette scène, qui est simplement d'être présent, qu'on voie leur gueule, leur corps, alors que ce n'était pas un endroit pour eux. On peut les voir sur des scènes de rap, des scènes de danse, dans la rue, quand ils font les mêlées avec les fics. On ne les voit pas ailleurs, sinon. Sur la scène, ce n'est pas l'endroit approprié. Quand ils sortent de la scène, ils redeviennent les gens de la rue. Quand il y a des



fics, ils se font palper, ils se font arrêter, ils disent : « On fait du théâtre ! » - « Non mais arrête, qu'est ce que tu fais du théâtre avec ta gueule ? », on ne les croit pas.

**Théâtre(s) :** À cet égard, les choses ont changé.

**Quand vous voyez le Conservatoire national supérieur d'art dramatique, quand vous voyez les promotions actuelles, ça vous donne quel sentiment ?**

**Ahmed Madani :** Le sentiment d'avoir eu raison. Je suis persuadé que l'humanité va tendre au mélange entre les êtres. La seule différence qui restera, c'est la différence sociale et économique, les riches et les pauvres. Mais globalement, ça se simplifiera à mon sens assez rapidement. C'est vrai qu'entre le moment où je commence *Illumination(s)* et où j'en suis avec *Incandescences*, les écoles nationales ont évolué. C'est aussi parce qu'il y a une pression qui vient du désir de cette jeunesse de monter sur des scènes de théâtre, ce désir qui n'existait pas ou peu auparavant, parce et qu'ils voyaient bien qu'ils n'y

## « DE LA LÉGITIMITÉ À DES GENS QUI SE SENTENT ILLÉGITIMES »

avaient pas forcément leur place. Dans ma pratique, j'ai toujours dit : « Les amis, on ne vous donnera pas la place, on ne vous donnera pas le pouvoir. Il faut prendre le pouvoir, il faut prendre la place. Et moi je vous donne la possibilité d'arriver là, à cet endroit qui s'appelle un plateau. Et vous êtes légitimes ». Je suis quelqu'un qui donne la légitimité à des gens qui se sentent illégitimes. Mais ça reproduit aussi mon parcours, sur le fait d'avoir gagné ma légitimité en tant que metteur en scène, en tant qu'auteur, sur la scène du théâtre français. J'ai un désir de parole, de raconter telle et telle chose. C'est absent, donc je veux le dire.

**Théâtre(s) :** Le deuxième volet, *F(l)ammes*, est une expérience différente de l'altérité. Qu'est ce que cela vous a appris à vous ?

**Ahmed Madani :** Ça m'a d'abord appris que je ne connaissais pas tellement bien les femmes et que vivre

avec elles – c'était aussi une question de cet ordre là, partager du temps de travail, de tournée, d'échange de paroles avec elles – c'est un monde qui s'est ouvert à moi, c'est certain. Et puis, il y a cette présence qu'elles ont sur la scène qui était solaire. Très différente des garçons, avec qui c'était sombre. Il y a eu avec elles beaucoup de légèreté, même si la gravité est dans leurs histoires, et dans la manière dont elles vivent, ce à quoi elles sont confrontées, aux violences et aux combats qu'elles doivent mener. En fait, si les garçons mènent des combats, j'ai l'impression qu'ils ont baissé les bras, à certains moments, alors que les filles, au contraire, ont pour elles un désir d'affirmation. Même si elles gardent une grande loyauté envers la famille, la tradition, la religion, elles ont quand même cette volonté de s'affirmer dans leur liberté par rapport aux hommes. C'était clair et net. De ne pas subir ce que les mamans ont pu subir. Donc ce sont des surhommes. Elles ont cette force-là que n'ont pas les garçons. Et franchement, quand je les ai rencontrées, je sentais des femmes qui avaient envie de bouffer la vie, et qui n'étaient pas dans une sorte d'abattement ou de victimisation, ce qui était parfois le cas chez les garçons.

**Théâtre(s) :** Comment se passe le travail sur le troisième volet, *Incandescences*, qui fait se rencontrer filles et garçons ?

**Ahmed Madani :** On voit qu'il y a des différences, des antagonismes. On voit que ça s'entrechoque sur la scène. Mais j'ai posé comme cadre que le temps de parole est équivalent, et surtout que chaque parole a de la valeur à mes yeux. Après je vais essayer de faire le texte, mais il y a une égalité, on s'écoute. Il y a les dominants, les dominés, chez les hommes comme chez les femmes. Il y a des garçons qui parlent moins. Et puis, comme dans tout groupe, il y a les grandes gueules. Je trouve cela plutôt riche. On retrouve toutes les contradictions globales de notre société dans cette micro-société sur la scène. On se tape des barres de rire dingues. Ils sont dans une spontanéité et par moments, comme hier, on passe du rire aux larmes. Ça peut venir

## LEVER DE RIDEAU / LE GRAND ENTRETIEN D'ARNAUD LAPORTE

aussi bien des garçons que des filles. Et là il y a une égalité, en fait, quand l'émotion arrive. En fait, ce qui est formidable dans cette aventure d'*Incandescences*, et je ne m'y attendais pas, c'est que quand il s'agit de parler de l'amour ou de la sexualité, il y a une curiosité très forte vis-à-vis de l'autre, et il y a une parole qui se déploie en contrepoint. Tu vas dire ceci, je vais te répondre par ça. Des fois, on se rencontre au même endroit, des fois il y a une divergence, mais, en tout cas, il y a une curiosité. Ce que je voudrais, c'est mettre le public dans cette posture où je suis, avoir la curiosité d'écouter ce qui se dit sur cette scène, au-delà même de tout comprendre, mais être avant tout saisi par cette parole. On est dans un endroit particulièrement intime, puisqu'on va parler de l'amour. En fait la question est très importante. Quand les hommes

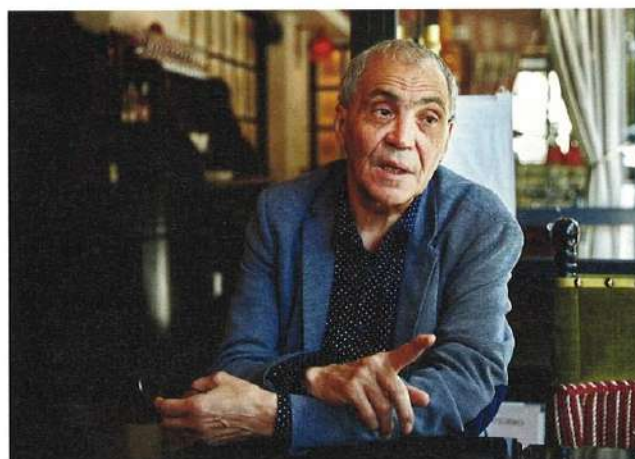
### « CRÉER UNE HARMONIE DES DYSHARMONIES »

viennent travailler, c'est qu'il faut qu'ils nourrissent leur famille, c'est-à-dire nourrir les enfants. Pour faire des enfants, il faut faire l'amour, il faut aimer quelqu'un. Ou pas. Et quand il faut quitter le pays, même si l'homme part un peu avant la femmes, il abandonne quelque chose. Pour quoi? Pour un mieux vivre et pour donner plus de chance à qui? À ses enfants. Ces parents se sacrifient pour leurs enfants. Cette notion, les jeunes la sentent, qu'il y a le sacrifice d'un père, d'une mère, d'un couple, pour que leur progéniture ait une meilleure vie. Du coup, qu'est-ce qu'il font de cela, et qu'est-ce qu'ils imaginent pour leur futur, pour leur propres enfants? Et le débat s'installe. Franchement, je ne sais pas encore comment je peux restituer cela sur un plateau. C'est une densité de récits, de singularités, d'histoires, de sensibilités différentes entre les gars entre eux, les filles entre elles, et quand on les met ensemble, il y a une disharmonie. Je voudrais créer une harmonie des disharmonies. Comment, dans le fond, la poésie, le théâtre, l'art peuvent nous rapprocher plutôt que nous séparer? Comment, avec nos dissemblances, on peut avoir des ressemblances? Qu'est ce qui est important aujourd'hui? Est-ce que c'est

le communautarisme, chacun dans sa sphère? On passe par cette phase. Ils en souffrent. En même temps, c'est un refuge. Et c'est c'est dans cette perspective que cette réflexion poétique peut prendre une dimension politique. C'est vraiment une réflexion à la fois sur l'état de la France aujourd'hui, l'état du monde aujourd'hui, et sur l'humanité. Est-ce que nous sommes vraiment distingués par des caractéristiques liées à la religion, la tradition culturelle? Ou est-ce qu'il y a des choses plus importantes qui nous rassemblent? C'est la question.

**Théâtre(s): On a un peu une réponse, tout de même.**

Moi, oui, j'ai cette conviction. Mais c'est important que cette parole soit portée par les jeunes. Ils ont l'avenir devant eux, et ils ont la responsabilité de ce message. Cela, je pense qu'ils en ont conscience. Rien que leur place sur ce plateau, c'est très important. ♦



### À VOIR

*Incandescences* : tournée 2020-2021 :

- En novembre à Vernouillet, Bruxelles.
- En décembre à Malakoff, Cachan, Châtenay-Malabry
- En janvier à Libourne, Valenciennes, Evry, Pontault-Combault
- En février à Bobigny, Coulommiers, Amiens
- En mars à Poitiers, Gagny, Miramas, Nantes
- En avril à Armentières, Chelles, Saint-Quentin-en-Yvelines, Petit-Quevilly, Fontenay-sous-Bois
- En mai à Brétigny, Mantes-la-Jolie...



L'ŒIL ET L'OREILLE

## Face à leur destin #3

# Théâtre

« **P**OURQUOI avez-vous choisi d'être sur ce plateau ? Ce qui compte c'est votre niaque, votre désir. » Face aux comédiennes, Ahmed Madani assène des mots durs pour motiver la troupe. « Sur ce plateau on se tient debout, dans sa dignité, sa fierté, sa force. Trouvez votre raison. C'est un texte très difficile. La seule manière de le faire passer est d'être dans une présence, une énergie. Vous devez être impitoyables. » Les femmes écoutent. Tel un coach sportif, l'auteur metteur en scène encourage les actrices non professionnelles, les dirige afin qu'elles puissent extirper de leur être une parole juste, authentique. Dans le documentaire *D'une Flamme à l'autre* (1), le réalisateur Bastien Choquet saisit avec délicatesse le processus de création d'Ahmed Madani. Le metteur en scène crée un théâtre d'art poétique et populaire qui questionne notre monde contemporain en mutation : une œuvre qui s'écrit à partir de la matière humaine. En 2012 *Illumination(s)* donnait la parole aux hommes, en 2016 les femmes la prenaient dans *F(�)ammes* (lire LS 1198). Aujourd'hui Ahmed Madani parachève *Incandescences*, le dernier volet de sa trilogie théâtrale *Face à leur Destin*, un projet qui décrit « la réalité d'être de jeunes



français-es né-e-s de parents immigrés et vivant dans une zone urbaine sensible. » Lors de stages-auditions, une centaine de jeunes ont témoigné. Ahmed Madani les a accompagnés pour faire émerger ce qu'ils souhaitaient transmettre. « Parler de leur vie, des rapports qu'ils/elles entretiennent avec le sexe opposé, de leur culture, de leur histoire familiale, de leurs rêves et de leurs espérances... »

Sur scène, les dix interprètes d'*Incandescence(s)* interrogeront la place de cette troisième génération dans l'immigration post-coloniale. Toujours attentif aux bruissements du monde, Ahmed Madani fait entendre la voix d'une jeunesse rarement entendue.

Frédérique Arbouet

[1] *D'une Flamme à l'autre*, documentaire de Bastien Choquet, sorti en 2019. Ce film sera projeté lors de certaines représentations d'*Incandescences*.

*Incandescence(s)*, texte et mise en scène Ahmed Madani, création le 5/11/20, Tournée France et à l'international de novembre 2020 à mai 2021.

Pour en savoir plus : <http://madanicompagnie.fr>  
Les œuvres d'Ahmed Madani sont éditées chez Actes Sud-Papiers, L'École des Loisirs et Editions Médiannes-Vimigliatures.

19.11.20 – Sceneweb – [Interview Ahmed Madani : « À l’heure où le théâtre est passé sous silence \[...\] »](#) – par Anaïs Heluin – [Web](#)

## [Ahmed Madani : « À l’heure où le théâtre est passé sous silence par le Gouvernement, il faut affirmer notre art de la présence »](#)



photo François Louis Athenas

**Ahmed Madani aurait dû créer le 5 novembre le troisième volet de sa trilogie *Face à leur destin*, où il met en scène des jeunes de quartiers populaires. Fragilisé par l’annulation de ses premières dates, il nous exprime sa nécessité de conserver un lien avec les territoires qui l’intéressent et avec ses habitants.**

**Pour la plupart des neuf jeunes interprètes d’*Incandescences*, le troisième volet de votre trilogie *Face à leur destin*, cette aventure théâtrale est la première. Comment vivez-vous tous l’ajournement de la rencontre avec le public ?**

Avec des comédiens professionnels déjà, une pièce ne peut à mon avis être considérée comme achevée que lorsqu’elle se confronte à un public. C’est encore davantage le cas avec des interprètes qui ne sont pas du métier. Comme ceux de *Illumination(s)* et de *F(l)ammes*, les deux premiers volets de ma trilogie qui fait l’état des lieux d’une jeunesse – et, partant, d’une époque –, les comédiens d’*Incandescences* ont une fragilité qui fait leur force dans le spectacle, à condition qu’il se joue. Une première expérience théâtrale doit s’entretenir, se consolider au plateau, surtout avec des jeunes dont la situation économique ne permet pas d’attendre indéfiniment de pouvoir reprendre le travail. Si la fermeture des théâtres durent, beaucoup risquent de devoir reprendre une autre occupation rémunérée. Nous tentons de l’éviter en leur donnant accès au statut de l’intermittence, chose que le contexte rend difficile.

**Vous travaillez aussi beaucoup avec votre compagnie en milieu scolaire. Cette activité est-elle également suspendue ?**



Non, heureusement. Dans la trilogie *Face à leur destin*, chaque grande forme est accompagnée d'une forme légère, conçue pour se jouer dans des écoles et autres lieux non-théâtraux.

Avant *Incandescences*, j'ai ainsi créé avec une interprète de *F(l)ammes* le seul en scène *Au non du père*, une performance-spectacle où Anissa A raconte sa quête de son père. Si nous n'avons pu créer comme prévu *Incandescences* à Vernouillet (28) – nous n'avons fait qu'un filage devant quelques personnes, ce qui était indispensable pour nous tous, afin d'avoir des premiers retours –, les représentations scolaires de cette autre pièce ont pu être maintenues. Elle va continuer de tourner, ce qui me semble d'autant plus important que cette rentrée est très tendue.

### **En plus du Covid, l'assassinat de Samuel Paty place en effet le corps enseignant dans une grande difficulté à enseigner. Quel peut selon vous être le rôle du théâtre, et en particulier de *Au non du père* dans ce contexte ?**

Je défends un théâtre qui sort de son entre-soi, qui va à la rencontre de l'autre et suscite l'envie chez son spectateur de faire de même. Les quartiers populaires subissent une forme d'apartheid que l'on reproche à ses habitants, alors que cette séparation leur a été imposée.

Depuis *Illumination(s)* jusqu'à *Incandescences*, j'ai pu observer l'aggravation de ce phénomène, qui s'inscrit dans un durcissement général des rapports sociaux dont ont par exemple témoigné les gilets jaunes. Avec la trilogie *Face à leur destin*, je souhaite contribuer à briser les préjugés qui créent la fracture sociale. Lors des échanges qui suivent chaque représentation de *Au non du père*, il est d'ailleurs intéressant de constater que les collégiens et lycéens ne sont pas en premier lieu touchés par la forme théâtrale de la proposition, mais plutôt par la force du récit et celle de l'interprète. C'est là le théâtre que je recherche. Un théâtre qui se fait presque oublier, qui s'intéresse avant tout au vivant.

### **Un théâtre qui, on l'imagine, s'accommode mal de la captation, très pratiquée ces temps-ci ?**

Il est complètement exclu pour moi d'avoir recours à ce type de medium. Il me faut une friction avec le public. Sans elle, le théâtre ne peut jouer le rôle social et politique que je lui prête. À l'heure où le théâtre est passé sous silence par le gouvernement, il faut affirmer notre art de la présence. C'est aussi une chose importante pour les théâtres, qui ont besoin de reprendre leur place au cœur de la cité. Ils ont besoin de régénérer leur public, et ce n'est pas en leur proposant des contenus vidéos qu'ils pourront intéresser les nouvelles générations. Celles-ci sont déjà abreuvées de virtuel ; le défi consiste à les intéresser au vivant. Cela relève à mon avis d'un état d'urgence pour les théâtres, qui risquent sinon de devenir des coquilles vides.

### **Mettre en scène des jeunes de quartiers populaires est votre manière de répondre à cet état d'urgence.**

J'entretiens depuis la naissance de ma compagnie en 1987 un lien fort aux quartiers populaires, qui s'est exprimé de manières diverses. Mais depuis *Face à leur destin*, travailler avec des jeunes non-professionnels issus de quartiers populaires est en effet ma manière de répondre au problème. Je le fais toutefois avant tout pour ces jeunes. Je dirais que je pratique un théâtre de la prise de conscience et de confiance, en premier lieu pour les protagonistes de mes pièces. Mon plus grand souhait, c'est qu'au cours de notre aventure commune, ils apprennent à avoir plaisir à être eux-mêmes, sans honte. Qu'ils arrivent à voir les origines de leurs parents, leur religion, leur langage comme des richesses et non comme des handicaps. Ce travail vise aussi bien sûr les spectateurs : en leur donnant à voir et à entendre une partie de la société qui est soit invisible, soit traitée par les médias d'une manière mensongère, déformante, j'espère permettre un changement de regard. Et ouvrir la possibilité d'un dialogue.



“Incandescences” de la compagnie Ahmed Madani photo Nicolas Claus

**Après avoir mis en scène un groupe de garçons dans *Illumination(s)* puis un groupe de filles dans *F(l)ammes*, c’est avec une distribution mixte que vous travaillez dans *Incandescences*. Pourquoi ?**

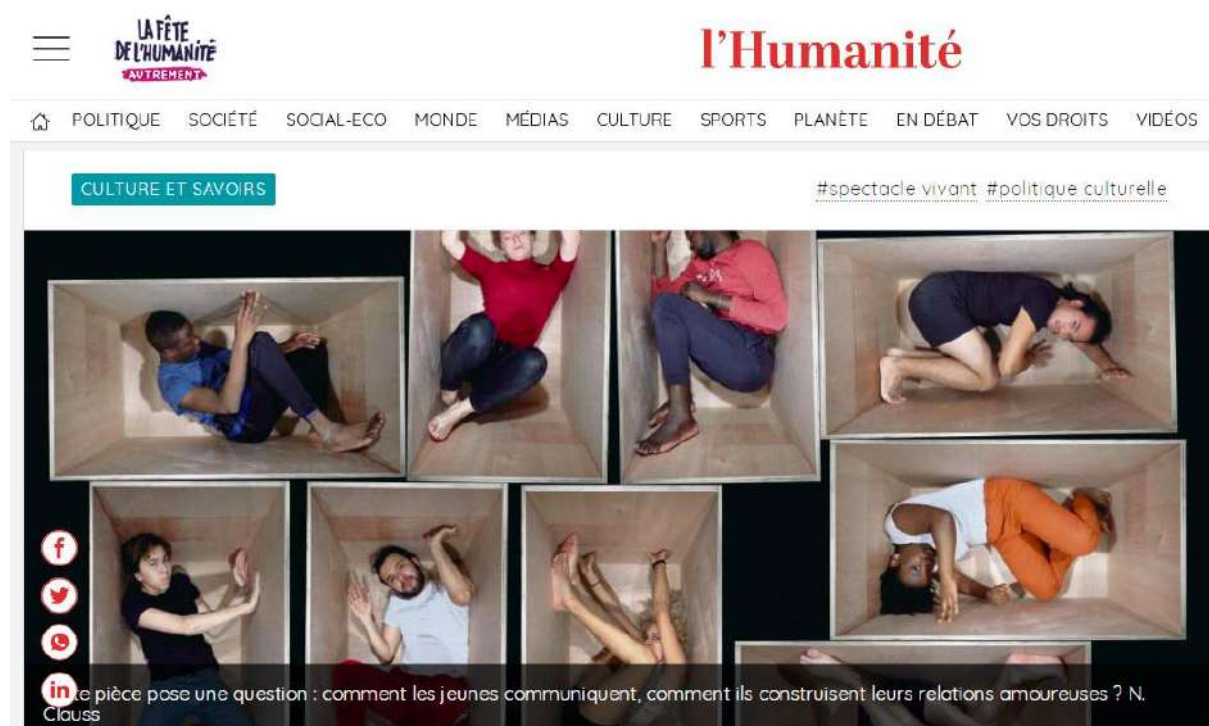
dans mon travail, chaque nouvelle création est intimement liée à celle qui la précède. Déjà, l’un des personnages d’*Illumination(s)* est issu de *Je marche dans la nuit par un chemin mauvais*, pièce en partie autobiographique où un jeune homme découvre à travers son grand-père les violences de la guerre d’Algérie. Et dès que je crée *Illumination(s)* avec neuf jeunes garçons de la cité du Val Fourré, qui rencontre un beau succès, on me demande ce qu’il en est des femmes. C’est une évidence : il faut leur donner la parole. Je pars donc très vite à la rencontre de jeunes femmes de banlieue parisienne, et deux ans plus tard *F(l)ammes* voit le jour. Pour terminer il était évident de mêler filles et garçons. Même si je ne savais pas du tout ce qui allait en ressortir, de quoi une telle pièce pourrait parler ?

**Pourquoi avoir opté pour le sujet le plus intime qui soit : l’amour ?**

Je veux chaque pièce de la trilogie ait sa couleur, son sujet central. Dans la première, il s’agissait de la guerre d’Algérie. Dans la seconde, il est beaucoup question du rapport mère-fille et de la place de la femme dans la cité. Le thème d’*Incandescences* s’est imposé très vite lors des stages que j’ai donnés auprès de jeunes gens dans différentes villes françaises. Je commençais toujours par leur demander de quel amour ils étaient nés. Beaucoup ne s’étaient jamais posé la question. Ils ont donc enquêté auprès de leurs parents, avant de questionner leurs propres modèles amoureux, leurs rapports aux personnes de l’autre sexe, à la notion du genre... Je pensais au départ qu’il serait très difficile d’aborder ces sujets avec un groupe mixte, mais en fait pas du tout ! Les échanges ont tout de suite été très libres et joyeux : notre cadre théâtral leur a offert un espace de parole qu’ils n’ont pas ailleurs.

**Propos recueillis par Anaïs Heluin**

30.11.2020 – L'Humanité - *Théâtre*. « Pour le spectacle vivant, ce trou noir est une violence infinie » - par Gérald Rossi – [Presse écrite](#)



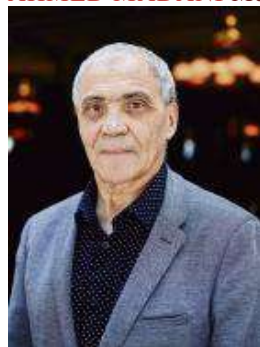
## Théâtre. « Pour le spectacle vivant, ce trou noir est une violence infinie »

Lundi 30 Novembre 2020

Gérald Rossi

Incandescences, d'Ahmed Madani, devait se jouer en novembre à Bruxelles. Le metteur en scène s'explique sur cette nouvelle création qui parle de la jeunesse des banlieues, de l'amour, de sexe, de famille, de religion, de traditions...

AHMED MADANI Metteur en scène



**Vos projets ont été brutalement stoppés, comme pour l'ensemble de la profession. Comment vivez-vous ce reconfinement ?**

AHMED MADANI D'une certaine façon, j'ai eu de la chance. Dans les établissements scolaires de la région de Foix (Ariège), nous avons pu présenter les premières ébauches d'un travail qui devrait être prêt à l'automne prochain et qui s'appelle *Au non du père*. Nous avons joué en respectant tout un protocole, devant des élèves masqués et distanciés. L'interprète, une comédienne de ma compagnie, n'avait en face d'elle que des visages invisibles et des yeux. C'est très perturbant, très dur.

**Mais cela n'était pas du tout prévu sur votre agenda ?**

AHMED MADANI Non, nous devions jouer trois semaines au Théâtre de Poche de Bruxelles, un chaleureux théâtre qui vient de fêter ses 65 ans. Mais lui aussi est fermé, et nous avons dû tout annuler. C'était un déplacement important car nous devions présenter *Incandescences*, le troisième volet de la trilogie initiée en 2012, avec *Illumination(s)*, poursuivie en 2016 avec *F(l)ammes*. Ces deux premiers volets, l'un avec des garçons et l'autre avec des filles, n'étaient volontairement pas mixtes. Là, le sujet principal est justement la rencontre entre les jeunes garçons et les jeunes filles.

### **Que voulez-vous dire ?**

**AHMED MADANI** Je suis resté fidèle à mon principe de travailler avec des jeunes dont les parents ou les grands-parents ont vécu l'exil et qui habitent dans les quartiers populaires. Avec *Incandescences*, il s'agit de décortiquer, de comprendre comment ces gars et ces filles d'aujourd'hui échangent et communiquent entre eux, comment ils construisent leurs relations amoureuses tout en les accommodant avec les exigences des familles. Il est question de sexualité, sans tabou, mais aussi des traditions, parfois pesantes, de la religion... et de voir comment ces jeunes adultes de 20 à 30 ans se dépatouillent avec tout cela.

### **Comment avez-vous construit cette pièce ?**

**AHMED MADANI** Au départ, c'était un peu comme une grande et passionnante enquête sociologique. Mais je ne savais pas bien si le projet allait tenir jusqu'au bout. En fait, ils ont tous joué le jeu. Ils sont une dizaine sur le plateau, mais j'ai longuement rencontré 80 personnes. C'est à partir de leurs récits de vie, de leurs souvenirs, des questions qu'ils ont pu poser, par exemple sur la rencontre amoureuse de leurs parents, que j'ai petit à petit pu commencer à peindre ma toile. Et j'espère avoir réussi à rendre la force lumineuse de chacun. Dans les deux premiers volets, il était question des quartiers, des familles, des difficultés sociales et économiques, de l'intégration, mais là, on aborde des questions beaucoup plus intimes et tout aussi sérieuses comme le sexe, l'identité sexuelle, ou encore le mariage, qui, pour beaucoup de parents et de futurs époux, n'est pas du tout pris à la légère.

### **Pourquoi allez-vous toujours chercher la parole dans ces quartiers ?**

**AHMED MADANI** Parce que, quand je lance ce projet, je m'interroge sur mon destin propre, sur ce que j'ai alors accompli au théâtre, sur certaines pages du roman national que je n'avais pas forcément bien comprises. J'ai fait alors le choix de partager ces expériences avec des jeunes, et cela a produit une sorte de mélange explosif. Ils n'ont peut-être pas la connaissance du théâtre, la plupart n'y sont jamais allés, mais ils ont le savoir-être, une force, une présence, une tchatche, une posture, une gouaille formidables. Ils ne savent pas forcément tout transmettre par la parole, et c'est là que j'interviens, pour les aider à mettre des mots sur ce qu'ils expriment. Et ainsi, ils parviennent à parler d'amour, ce qu'on ne fait jamais dans les cités.

### **Ces jeunes ne sont pas comédiens, et vous dites que vous ne faites pas de théâtre avec des amateurs. Alors ?**

**AHMED MADANI** C'est très simple. À l'exception de ceux qui sortent du système scolaire, tous les autres avaient un emploi. En général pas un contrat de longue durée, mais un boulot. Tous se trouvaient aussi dans la position de personnes voulant s'exprimer. Alors, moi, je leur fais une proposition professionnelle. Les répétitions puis les spectacles, étalés sur trois ans en général, leur donnent un cadre de travail. Ils intègrent logiquement le régime social des intermittents du spectacle leur permettant d'être indemnisés entre les périodes de jeu. Je ne leur propose pas une distraction mais un boulot intense. Les filles de *F(l)ammes* ont joué le spectacle 245 fois. Précision importante, quand ils jouent, ils sont payés en tant qu'acteurs, comme cela se pratique dans toute la profession.

### **Désormais, nous savons que le confinement va s'assouplir, mais tous les spectacles ne reprendront pas du jour au lendemain...**

**AHMED MADANI** De toute façon, la reprise ne se fera pas sans difficulté. À l'heure où nous parlons, nous avons encore bien des doutes sur les dates programmées, mais nous axons nos efforts dans la perspective du prochain festival off d'Avignon. Nous avons l'habitude de nous y produire au Théâtre des Halles, chez l'ami Alain Timar, confronté lui aussi à de multiples difficultés financières, à l'instar de l'ensemble des théâtres, trop souvent ignorés des discours politiques. Comme si les poètes ne servaient plus à rien. Le secteur de la production audiovisuelle tourne à fond, mais pour le spectacle vivant, là où les gens se retrouvent, s'évadent, réfléchissent, partagent des moments forts, c'est le trou noir. Et c'est d'une violence infinie.

### **Les salles vont rouvrir, mais comment garderez-vous le feu d'*Incandescences* ?**



**AHMED MADANI** Nous avons besoin de la salle, de l'entendre tousser, respirer. Sans public, le théâtre n'est plus le théâtre. Les spectateurs ne sont jamais passifs, ce sont des personnages, quelle que soit la pièce. Nous avons eu la chance, avant de baisser le rideau, de jouer, certes une seule fois, devant 6 spectateurs. C'était infiniment peu, comparé à des salles habituelles de 400 ou 800 places. Mais quel bonheur quand même ! Ce regard est indispensable. N'oubliez pas qu'au bout des séances de répétition, le metteur en scène comme ses assistants ne savent plus si leur direction est la bonne, si le discours est intelligible. C'est là que le public intervient. Avec ma compagnie, nous avons pris une décision, dure financièrement, mais que l'on pense indispensable, quoi qu'il arrive : nous répéterons une semaine pleine par mois, pour entretenir tout ce travail réalisé en commun.

### **Et après, que deviendront ces jeunes apprentis comédiens ?**

**AHMED MADANI** Ils ne prendront pas tous le même chemin, comme après leurs deux premiers volets du triptyque. Certains retourneront à leur vie d'avant, mais avec des moyens pour quitter le cocon familial, devenir indépendants ; d'autres iront vers les productions audiovisuelles – on en a déjà vu tourner dans des séries. D'autres pourront se diriger vers des écoles d'art dramatique, voire postuler au Conservatoire national. Pour *Au non du père*, la comédienne a débuté avec nous dans *F(l)ammes*, et, heureuse, elle continue...

*Incandescences* sera à l'affiche du Théâtre Firmin-Gémier de Châtenay-Malabry (Hauts-de-Seine), les 15 et 16 décembre, avant une tournée à partir du mois de janvier.



## Théâtre : « Incandescences » d’Ahmed Madani

Publié le 6 décembre 2020 | Par Laurent Schteiner

Après *Illumination(s)* et *F(l)ammes*, Ahmed Madani vient de signer un spectacle entièrement dédié à la jeunesse, *Incandescences, face à leur destin (chapitre.3)*. Ce spectacle affiche une choralité multiculturelle en mettant en scène neuf jeunes gens, tous nés à l’aune des années 90. Leurs vies personnelles mis en paroles et musique témoignent du destin qu’ils affrontent. Cette pièce constitue un parfait miroir des déceptions, des attentes et des rêves de cette jeunesse quelque peu perdue dans une société déshumanisée. A la fois drôle et profond, ce spectacle jette un regard objectif sur une jeunesse corsetée dans des carcans sociétaux et communautaristes.



Sur un plateau vide, un groupe de jeunes gens prennent place et prennent tour à tour la parole. Issus de milieux familiaux et culturels différents, ils relatent la rencontre de leurs parents qui précède leurs conceptions. Ces vies bien réelles mises en forme et en espace par Ahmed Madani donnent du poids à leurs témoignages. Chaque parcours emprunté par ces jeunes s’avère difficile et marqué par des différences notables tenant à leur environnement culturel. Leur

langue est directe, impudique, grave ou légère convoquant une nouvelle forme de sociologie mâtinée de poésie. Cet échantillon de la jeunesse française est le reflet d’une jeunesse bigarrée qui a perdu ses repères et qui n’arrive pas à se projeter dans l’avenir. Mais Ahmed Madani se veut factuel et rejette toute tentative d’analyse péremptoire. Les thèmes de la sexualité reviennent souvent ainsi que le rapport à l’autre. Un rapport à l’autre compliqué qui enracine les problèmes de ces jeunes. A l’image de ces boîtes dans lesquelles chacun se trouve prisonnier. Cette prison a pour origine un milieu culturel familial et urbain. Des règles tacites sont présentes à l’intérieur de la famille où le poids patriarcal ou matriarcal écrase toute entreprise qui ne respecterait pas certains codes. Des règles à l’intérieur mais également des règles à l’extérieur où le poids de la cité rejoint le carcan familial. Déployant une écriture vidéographique des corps, des visages ou du groupe, Ahmed Madani entretient le fil qui réunit tous ses individus.

Agissant comme une catharsis sur ces jeunes, ce spectacle empreint d’humour et de gaité présente une jeunesse dont l’incandescence constitue une forme de résilience. Le corps et la parole deviennent des vecteurs de liberté. Chants et chorégraphies complètent cet axe salutaire. Le rapport à la sexualité ne

représente qu'un marchepied à l'amour qui les transcende. Dans ces conditions, ils sont prêts à briser les chaînes qui les retiennent et sortir de ces boîtes qui les emprisonnent. Une fois de plus Ahmed Madani promène son regard avec acuité sur une jeunesse désemparée mais résiliente au point de briser les chaînes qui l'entravent. **Il clôt ce chapitre de façon lumineuse en projetant un flot d'optimisme et d'espérances bénéfiques.**

Laurent Scheiner

# Le Canard enchaîné

## Incandescences

*(Carte d'identités)*

**E** COUTER, créer un rapport de confiance, ne pas juger. L'auteur et metteur en scène Ahmed Madani n'a pas son pareil pour travailler avec de jeunes comédiens non professionnels. Et tirer d'eux le meilleur, en laissant s'exprimer leur personnalité, leur façon de se raconter. Ce n'est pas rien, il a réussi à les faire parler de la chose la plus intime qui soit : l'amour.

Pendant six mois, il a rencontré une centaine de jeunes d'Ile-de-France. Il en a retenu neuf : Aboubacar Camara, Ibrahima Diop, Virgil Leclaire, Marie Ntoto, Julie Plaisir, Philippe Quy, Merbouha Rahmani, Jordan Rez-gui, Izabela Zak. Cinq filles, quatre garçons. Tous nés en France (sauf une, en Pologne) voilà une vingtaine d'années. Noirs, Blancs, métis, Asiatiques. Leurs parents viennent de la Martinique, du Sénégal, du Cambodge... Ils résident dans des quartiers populaires de banlieue. En les mettant en scène, Madani entend « dessiner une topographie intime, poétique et joyeuse des nouveaux contours de l'identité française ».

Le spectacle commence par un éclat de rire. A tour de rôle, les comédiens relatent la rencontre de leurs parents. Certains s'imaginent conçus dans l'extase et le mimet. D'autres s'interrogent sur l'acte même, leurs parents étant si pudiques. Peut-être un souffle magique ?

Soudain, le réel surgit. Leur réel. Ça veut dire quoi, aimer, quand on vit dans une cité où la loi du quartier domine ? où il faut se blinder ? où la femme n'est pas tout à fait l'égale de l'homme ? à une époque où les vidéos les plus crues sont juste à un clic ? Comment concilier sexualité et religion ? parler du viol ? de l'homosexualité ? Comment gérer tout ça ?

Ce pourrait être douloureux. C'est l'inverse : lumineux et sensible, touchant, ponctué de danses et de chants. Au fond du plateau sans décor, des vidéos (gros plans de visages, forêt) sont projetées sur un immense écran. Parfois, ce sont des images des comédiens enfermés à l'intérieur d'une boîte. Entre quatre murs ? Et d'autres, encore : sociaux, mentaux, culturels, religieux... Ces neuf jeunes ont trouvé la force d'en démolir plus d'un. La force vitale !

- Vu au Théâtre 71, à Malakoff. Au Théâtre Firmin-Gémier - La Piscine, à Châtenay-Malabry, les 15 et 16/12. Puis en tournée.



Mathieu Perez



## Incandescences

Vivacité, humour et gravité alternent pour dire le vécu et les rêves de jeunes des quartiers populaires, issus de l'immigration.

14 décembre 2020



### Face à leur destin – Épisode 3

En 2012 Ahmed Madani démarrait le projet de mettre en scène des jeunes, femmes et hommes non professionnels, nés de parents immigrés et vivant dans des quartiers populaires. Le premier épisode *Illumination(s)* mettait en scène des jeunes hommes d'origine algérienne, habitant le Val Fourré, le second *F(l)ammes* donnait la parole aux jeunes femmes, à leurs stratégies pour arriver à s'intégrer sans rompre avec leur culture d'origine, à leur habileté à jongler entre tradition et modernité. Voici donc le dernier chapitre de la trilogie.

Les jeunes vont évoquer leurs parents, leur histoire, leurs préoccupations. Dans cet épisode l'horizon n'est plus limité aux jeunes issus du Maghreb ou des anciennes colonies d'Afrique, une Polonaise se faufile au milieu d'eux. Tous ont le téléphone greffé dans la main, tous ont des rêves d'émancipation. Se libérer du milieu qui enferme, des parents qui bloquent les amours, des lois du quartier, surtout celle qui impose aux filles de se taire et de se faire invisibles. Sans pudeur déplacée ils se demandent s'ils ont été des enfants désirés, ils évoquent leur éveil à la sexualité et leurs premiers émois amoureux.

Ils sont neuf, âgés de vingt à trente ans. Ahmed Madani les a choisis parmi une centaine de jeunes rencontrés dans une douzaine de villes de France. Il les a écoutés, s'est nourri de leur histoire, de leurs interrogations les plus intimes. À travers leur parcours Ahmed Madani retrouve aussi son propre chemin de fils d'immigré. Son écriture trouve un ton qui fait mouche, entre drôlerie, humour, éloquence, fierté et fragilité, jubilation et malice. Les acteurs n'hésitent pas à interpeller la salle. La vidéo les montre enfermés chacun dans une caisse, image de toutes ces contraintes sociales qui pèsent sur eux. Et pourtant chacun d'eux existe. Et comme le dit l'un d'eux à propos des papiers « Il y a la loi et il y a la vie. Alors on s'arrange avec la loi car il faut vivre ».

Sur scène ils parlent, racontent des histoires de famille parfois farfelues, chantent, dansent, utilisent la langue des quartiers. « Il a cloqué ma mère pour me faire » dit la blonde antillaise délurée. La parole se bouscule, la gravité ne dure pas. L'humour parfois teinté d'une ironie un peu amère prend vite le dessus. On se laisse emporter par leur énergie, par leurs aspirations. Et l'on se prend à rêver d'un monde meilleur pour cette jeunesse incandescente et si attachante.

*Micheline Rousselet*

**Des dates de tournée sont annoncées : 7 janvier le Libournia à Libourne – 13 janvier le Phénix à Valenciennes – 26 et 27 janvier Agora Desnos à Evry – 29 janvier Les Passerelles à Pontault-Combault – 3 au 7 février MC93 de Bobigny –**

**Nombreuses autres dates de tournée prévues sur le site [madanicompagnie.fr](http://madanicompagnie.fr)**

# la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

Théâtre - Critique

## Incandescences d’Ahmed Madani



### En Tournée, mise en scène d’Ahmed Madani

Publié le 16 décembre 2020 - N° 289

**Après *Illumination(s)* et *F(l)ammes*, Ahmed Madani clôt la trilogie *Face à leur destin* en explorant le sujet incandescent de l’amour, en compagnie de neuf jeunes femmes et hommes des quartiers populaires. Entre légèreté et gravité, leur formidable travail choral explore la relation au désir et à la vie conjugale. Une affaire compliquée...**

Aboubacar Camara, Ibrahima Diop, Virgil Leclair, Marie Ntotcho, Julie Plaisir, Philippe Quy, Merbouha Rahmani, Jordan Rezgui, Izabella Zak. Neuf garçons et filles non catégorisables. C’est sans doute ce qui fait la force du théâtre d’Ahmed Madani. Si son théâtre se fonde sur la rencontre avec des jeunes non professionnels, nés de parents ayant vécu l’exil et résidant dans des quartiers populaires, ce n’est pas pour se calquer sur tels ou tels discours ou attentes, mais bien pour porter à la scène dans la dignité la vivante complexité de chaque existence, lestée de ses forces et ses fragilités. Pour révéler aussi avec finesse les liens et les contradictions qui se nouent entre divers parcours, les échos et résonances qui s’articulent entre l’intime et le politique, entre les contextes familiaux, socio-économiques et historiques. Avec toujours une touche d’inattendu. Dernier volet de la trilogie *Face à leur destin*, *Incandescences* fait suite à *Illumination(s)* (2012), qui en compagnie de neuf jeunes hommes issus d’une cité de Mantes-la-Jolie traverse l’Histoire depuis la Guerre d’Algérie tout en investissant le présent, et à *F(l)ammes* (2016), qui met en scène avec humour et vivacité dix jeunes femmes de banlieue qui se livrent sans fard sur leurs doutes et leurs espoirs. A nouveau s’affirment haut et fort le plaisir du théâtre et le goût du partage, autour d’un thème ultra-sensible : l’amour, la



sexualité, le désir. Un champ de possibles nourri de surprises et de détours, mais aussi un champ d'impossibles asséché par les diktats familiaux, sociaux ou religieux.

### **Entre le jeu et l'être, le goût du partage**

Au départ, chacun ou chacune évoque l'histoire de ses parents – coup de foudre, mariage arrangé, foyer polygame, père baratineur, silence radio car le sujet est tabou... -, avant de revenir sur soi, des premiers émois aux défis à venir. Dans une forme d'ambiguïté entre le jeu et l'être, entre la réalité et la fiction, le spectacle-performance navigue entre légèreté et gravité, se fait caisse de résonance à la fois des préoccupations générales de la jeunesse et des particularismes. On retrouve le beau travail du vidéaste Nicolas Clauss, ainsi que le travail choral commun aux trois volets. Conjuguant jeu, chant et danse, les interprètes font preuve d'énergie et détermination. Leurs personnages se confrontent à plusieurs entraves : omniprésence des écrans qui font et défont la réputation, harcèlent et condamnent, surveillance au nom de la religion évidemment pour « le bien » de la femme, tension entre normes de l'islam portées par le jugement du père et découverte de sa singularité, viol passé sous silence pour éviter la stigmatisation... Entre injonctions et désirs d'émancipation, l'équation n'est pas simple à résoudre. Alors que la pièce a été jouée face à quelques professionnels et journalistes, et que la relation entre comédiens et public est toujours importante dans les pièces d'Ahmed Madani, les jeunes comédiennes et comédiens ont fait preuve malgré quelques fragilités d'une belle maîtrise de jeu, d'une belle cohérence. Loin des idées toutes faites, ils offrent un moment d'humanité partagée qui s'ouvre au futur. Espérons que bientôt cesse notre solitude obligée...

Agnès Santi

# MADANI COMPAGNIE

20 rue Rouget de Lisle 93500 Pantin

01 48 45 25 31

[www.madanicompagnie.fr](http://www.madanicompagnie.fr)

Ahmed Madani – Direction artistique

Pauline Dagron – Administratrice de production

01 48 45 25 31 / [pauline.dagron@madanicompagnie.fr](mailto:pauline.dagron@madanicompagnie.fr)

Isabelle Boiro-Gruet – Chargée de diffusion et de développement

06 75 06 88 04 / [isabelle.boiro-gruet@madanicompagnie.fr](mailto:isabelle.boiro-gruet@madanicompagnie.fr)

Catherine Guizard / La Strada et Cies – Attachée de Presse

06 60 43 21 13 / [lastrada.cguizard@gmail.com](mailto:lastrada.cguizard@gmail.com)

*Ahmed Madani est artiste associé au Théâtre Brétigny - Scène conventionnée arts et humanités, artiste associé à L'Atelier à Spectacle - Scène conventionnée d'intérêt national de l'Agglo du Pays de Dreux (Vernouillet - 28) et Compagnie en résidence à Fontenay-sous-Bois (Fontenay-en-Scènes).*

*Madani Compagnie est conventionnée par la Région Île-de-France, par le Ministère de la Culture – DRAC Île-de-France. Elle bénéficie également du soutien du Département de l'Essonne.*

Réseaux sociaux :

